Document generated on 06/26/2025 4:58 p.m.

Les Cahiers des Dix

Montcalm et "l'Ami des hommes"

Aegidius Fauteux, D. ès L., M.S.R.C.

Number 3, 1938

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1078863ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1078863ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fauteux, A. (1938). Montcalm et "l'Ami des hommes". *Les Cahiers des Dix*, (3), 115–130. https://doi.org/10.7202/1078863ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Montcalm et "l'Ami des hommes"

Par AEGIDIUS FAUTEUX, *D. ès L., M.S.R.C.*

Dans une lettre datée de Québec le 17 janvier 1759, Montcalm écrivait au chevalier de Lévis: « Me voilà . . . à la lecture d'un livre fait par le chevalier de Mirabeau, capitaine de vaisseau, qui, dans une page, fait une satire cruelle du Canada. »

Quel peut bien être ce livre d'un Mirabeau qui malmène ainsi notre pays? L'abbé Casgrain, qui a édité la *Collection des manuscrits de Lévis* où la lettre ci-dessus est reproduite, n'a pas daigné ou n'a pas pu nous l'apprendre. Un curieux qui signait Biblio a posé pour la première fois la question dans *le Bulletin des recherches historiques* de juillet 1898, il y a donc un peu plus de quarante ans. Je soupçonne ce Biblio d'être le bibliophile bien connu Philéas Gagnon. Dans ce cas, il ne serait jamais parvenu à résoudre le problème qui l'intriguait, pas plus par le moyen du *Bulletin* qui ne répondit jamais à sa question, que par ses propres efforts. Quoiqu'il ait continué de bouquiner pendant une quinzaine d'années encore, nous ne rencontrons dans le catalogue imprimé de sa collection aucun ouvrage attribué à un Mirabeau, et il l'y aurait certainement ajouté s'il l'avait pu découvrir.

Philéas Gagnon, ou tout simplement Biblio, s'il s'agit d'un autre, n'avait pourtant qu'à fouiller un peu plus avant les lettres de Montcalm lui-même pour trouver la réponse à sa question.

Quelques semaines seulement après la lettre déjà citée, le 12 avril 1759, le marquis de Montcalm écrivait ce qui suit au maréchal de Belle-Isle: « La colonie est perdue, si tout le gouvernement n'est pas changé; il faut suivre les maximes du livre intitulé: « L'Ami de l'homme » qui sont de déshonorer ceux qui reviendront des colonies

avec des richesses et de récompenser ceux qui en reviendront avec la houlette et la panetière avec lesquelles ils étaient arrivés. »[1]

Exactement le même jour, dans une lettre à la marquise sa femme, il écrivait encore: « Faites-vous prêter un livre nouveau intitulé « l'Ami de l'homme ». Lisez le morceau *les Colonies*, l'auteur les connaît. »[2]

Qu'il s'agisse, dans l'un et l'autre des passages ci-dessus, de l'ouvrage auquel Montcalm faisait allusion dans sa lettre du 17 janvier 1759 au chevalier de Lévis, cela ne peut faire aucun doute. *L'Ami des hommes*, et non pas *l'Ami de l'homme*, comme l'a écrit négligemment Montcalm, était un traité d'économie politique qui faisait alors beaucoup de bruit et qui avait pour auteur un Mirabeau. Il est vrai qu'au lieu de l'attribuer à son véritable auteur, le marquis de Mirabeau, père du célèbre orateur de la Révolution, le correspondant de Lévis l'attribue au frère de celui-ci, le chevalier de Mirabeau, capitaine de vaisseau, mais l'erreur, quoiqu'elle ait pu dérouter quelques-uns de nos chercheurs, ne tire cependant pas à conséquence. Elle s'explique du fait qu'en 1759 Montcalm n'avait en mains que la première édition de *l'Ami des hommes* qui était anonyme. A mille lieues de distance il était excusable de penser que le Mirabeau auquel l'ouvrage était cependant attribué était le capitaine de vaisseau, à qui ses nombreuses croisières avaient apparemment permis, mieux qu'à son frère, un simple terrien, de connaître les colonies.

Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, quitta de bonne heure le service militaire pour se livrer à ses études favorites et à l'amélioration de ses terres. C'était un être rempli de contradictions, à la fois humanitaire et despote, féodal et réformateur. Son cerveau fourmillait d'idées de toutes sortes, dont quelques-unes étaient purement chimériques mais la plupart vraiment originales et souvent prophétiques.

---

1. *Documents relating to the Colonial history of the State of New York...* Edited by E. B. O'Callaghan, vol. X, p. 962

2. *Rapport sur les archives publiques du Canada pour* 1929, p. 79.

Né en 1715, il avait environ quarante ans lorsqu'il publia en 1756 son célèbre traité connu sous le titre de *l'Ami des hommes*. Déjà il avait publié sur les matières économiques plusieurs autres ouvrages qui avaient arrêté l'attention, mais cette fois ce fut toute une sensation qu'il causa. A la suite de ce succès le public voulait à tout prix que l'auteur fut fait sous-gouverneur des Enfants de France. D'après Mirabeau lui-même *l'Ami des hommes* aurait valu 86,000 livres aux libraires, de leur aveu.

Dans un mémoire au soutien d'un des nombreux procès où elle fut engagée contre son mari, la marquise de Mirabeau a prétendu que *l'Ami des hommes* n'était que l'amplification du manuscrit d'un Anglais, mort quarante ans auparavant. Cette prétention, dictée par une inimitié notoire, ne s'appuie sur aucun fondement sérieux. D'autres ont attribué une part considérable, sinon prépondérante, dans la préparation de l'ouvrage au fameux économiste Quesnay, fondateur de l'école des physiocrates. Le savant bibliographe Quérard, entre autres, donne comme auteurs conjoints de *l'Ami des hommes* Mirabeau et Quesnay. Ce n'en est pas moins une erreur. M. Louis de Loménie paraît avoir prouvé de façon péremptoire dans sa belle étude sur les Mirabeau, qu'en 1756, lorsque parut la première édition du fameux *Traité de la population*, son auteur justement présumé ne connaissait encore ni la personne ni même les doctrines du Dr Quesnay dont il devait cependant devenir peu après le plus enthousiaste disciple. Il est incontestable que *l'Ami des hommes* appartient tout entier à Victor Riquetti qui en a seul la responsabilité et le mérite.

Nous avons déjà dit avec quel enthousiasme l'ouvrage fut accueilli au début. « L'auteur, alla jusqu'à dire un critique, écrit comme Montaigne et pense comme Montesquieu ». Des marchands de Paris arborèrent comme enseigne: *l'Ami des hommes*. Dans ce concert, il y eut toutefois quelques voix discordantes. C'est ainsi que Grimm tentait de tempérer un enthousiasme qu'il jugeait excessif par un jugement d'une impartialité peut-être affectée. « La hardiesse qui règne dans *l'Ami des hommes*, écrivait-il, lui a donné une grande vogue.

On a eu la maladresse de le supprimer, ce qui a ajouté à sa réputation. Pour juger ce traité en général et en deux mots, on peut dire que l'auteur en aurait fait un grand et bel ouvrage, s'il avait de la noblesse et de l'élévation dans le style... Le style de M. de Mirabeau ne manque pas de feu ni de rapidité, mais il est commun, bas, trivial et partout contraire à cette bienséance que les anciens connaissent si bien . . . Voilà pourquoi la gloire de *l'Ami des hommes* ne sera, je crois, que passagère. Un autre défaut de cet auteur et qui tient à ceux que j'ai reprochés à son style, est d'être trop bavard; c'est le moyen le plus sûr de gâter les meilleures choses . . . Quoique ses principes généraux soient très beaux, très vrais, il les emploie souvent pour soutenir des paradoxes . . . Après cela il faut convenir que l'on trouve dans ce traité de fort belles choses . . . Ce qu'il voit en grand est presque toujours très beau; il le gâte ensuite par des détails minutieux et quelquefois faux. »[3]

Grimm a du moins prophétisé juste en promettant que la gloire de *l'Ami des hommes* ne serait que passagère. Il est en effet remarquable que ce traité qui connut en son temps une popularité si grande ne se lit plus aujourd'hui. L'on ne se souvient plus que du bruit qu'il a fait. Hâtons-nous de dire que ce discrédit n'est pas absolument mérité. Il a été pour beaucoup la conséquence de l'impopularité dans laquelle est tombé bientôt l'auteur lui-même qui, après avoir été extollé jusqu'aux nues pendant quelque temps, s'est trouvé l'homme le plus violemment honni de France et de Navarre, à cause des querelles scandaleuses qu'il eut avec toute sa famille, femme et enfants, et qui lui donnèrent devant l'opinion figure d'un père sans entrailles et d'un persécuteur tyrannique. Même sur ce point fut-il aussi coupable qu'on l'a dit et qu'on le prétend encore? Dans toute cette affaire des troubles familiaux des Mirabeau, il faut faire la part du tempérament excessif et presque volcanique qui a caractérisé toute cette gente exceptionnelle. Sans doute, ce n'est pas sans quelque raison que, après

3. Grimm, *Correspondance littéraire,* édition Buisson, 1ère partie, II, 213.

avoir commencé par en sourire, l'on a fini par s'indigner de ce qu'un homme si dur pour les siens s'affublât constamment du titre d'Ami des hommes, mais savait-on vraiment assez à qui il avait affaire? Pour ne parler que de son fils, le célèbre tribun, avec qui il eut surtout maille à partir, il était sans doute un homme de génie, mais cela ne l'empêchait pas d'autre part d'être, dans la vie publique comme dans la vie privée, un véritable gredin, infiniment moins respectable que son père lui-même. Mais ce n'est pas ce problème qui nous intéresse présentement et nous ne nous y arrêterons pas davantage.

La première édition du livre qui frappa si vivement notre Montcalm porte la date de 1756 et a paru en deux formats différents, l'un en trois volumes in-12, l'autre en un volume in-4o. Cette édition, sans nom d'auteur, de libraire ou même d'imprimeur, porte pour titre: *l'Ami des hommes, ou Traité de la population*, avec ces mots au-dessous: A Avignon, 1756. Cette dernière indication pourrait n'avoir été qu'une supercherie comme on en employait alors souvent pour éviter le visa de la censure. Il semble même admis que l'ouvrage a été édité à Paris par le libraire Hérissant. Bien plus l'édition aurait été antidatée pour une raison quelconque. Au lieu de paraître en 1756, tel qu'indiqué, elle n'aurait en réalité paru qu'un an plus tard. Dans une lettre du 26 mai 1757 qui accompagne l'envoi de son livre, le marquis dit lui-même qu'il vient de paraître. En juillet de la même année Grimm annonce lui aussi l'ouvrage comme venant de paraître. Il est vrai que Grimm dans l'occurrence parle de trois volumes in-4to et ceci a fait M. de Loménie se demander si le critique n'avait pas pris pour la première une nouvelle édition parue en 1757. A la vérité il n'y a eu de véritable seconde édition qu'en 1758-1760. Si M. de Loménie, au lieu de n'avoir en mains, comme il le dit, que les trois volumes in-12 portant la date 1756, avait également possédé le volume in-4to du même temps que j'ai moi-même en ce moment sous les yeux, il aurait compris pourquoi Grimm pouvait aussi bien parler de trois volumes, car cet in-4to d'Avignon 1756 qui constitue la pre-

mière édition est fait de trois parties qui sont ordinairement reliées ensemble mais qui ont chacune une pagination distincte.

Ce qui est certain c'est que Montcalm n'a connu l'existence de *l'Ami des hommes* que lorsqu'il était en Canada. A son départ de France en avril 1756, départ qui ne devait pas connaître de retour, il a bien pu emporter dans ses bagages ces énormes in-folio de l'Encyclopédie de Diderot qui, en 1758, à Montréal servaient à tromper son ennui les jours d'inaction, mais il n'a pu en faire autant de l'ouvrage du marquis de Mirabeau dont rien n'avait encore paru. Comme il n'en parle pour la première fois que dans sa lettre du 17 janvier 1759 au chevalier de Lévis, nous pouvons supposer qu'il lui parvint sans doute avec d'autres nouveautés relatives, par les derniers navires de l'automne de 1758. L'édition qu'il reçut alors devait être la toute première datée de 1756, comme je l'ai avancé plus haut et comme je continue à le croire, mais à la rigueur il n'est pas impossible que ce fut celle de 1758 qui était considérablement augmentée, quoique deux volumes seulement en parurent cette année, le troisième devant être différé jusqu'à 1760. Quoiqu'il en soit la question n'a pour nous aucune importance, car dans tout l'ouvrage du marquis de Mirabeau où il est question de toutes sortes de choses, de population, de commerce, de finances, et d'agriculture, il n'y a vraiment qu'un chapitre qui paraisse avoir intéressé Montcalm et qui puisse nous intéresser nous-mêmes, et ce chapitre, celui consacré aux maux de l'administration coloniale, est le même dans toutes les éditions, pas un iota du texte primitif n'en ayant été retranché par la suite.

Voyons donc enfin quelles sont ces vues de Mirabeau sur les Colonies qui ont si vivement impressionné le marquis de Montcalm. Si elles ont été remarquées de leur temps, elles paraissent aujourd'hui bien oubliées. Je ne crois pas qu'aucun de nos historiens ait encore signalé jusqu'ici l'intérêt particulier qu'elles possèdent pour le Canada. Sir Thomas Chapais lui-même, après avoir cité incidemment, dans son beau livre sur Montcalm, ce passage où le marquis recommande à son épouse de lire le morceau « Colonies » dans *l'Ami des*

hommes, s'est contenté de supposer dans une note qu'il s'agissait du célèbre livre publié sous le même titre par le marquis de Mirabeau; il ne paraît pas avoir eu le souci, ou du moins l'occasion, de rechercher pourquoi le morceau en question sur les Colonies intéressait tant son héros. Ce défaut de curiosité s'explique jusqu'à certain point par le fait que l'ouvrage du marquis de Mirabeau, trop injustement négligé, n'est plus guère connu aujourd'hui que par les brefs commentaires qu'on en trouve ici et là, et particulièrement par l'abattage presque sauvage qu'en a fait Laharpe dans son *Cours de littérature* autrefois si répandu. Tous ces commentateurs ont discuté les idées du célèbre physiocrate du point de vue financier ou agricole, mais ils n'ont eu que peu d'attention aux vues personnelles qu'il entretenait sur le Canada, vues dont ils ne pouvaient apprécier toute la justesse et qui, il faut bien le dire, ne les intéressaient que médiocrement. C'est à peine si M. de Loménie lui-même y fait une vague allusion dans le long chapitre de son étude sur les Mirabeau spécialement consacré à *l'Ami des hommes*. Il est quand même étrange qu'un ouvrage comme celui du marquis de Mirabeau qui contient quelques-unes des pages les plus piquantes et en même temps les plus vraies qui aient été écrites sur le Canada à la fin du régime français, soit resté à peu près inconnu, non pas seulement de nos historiens, mais de nos plus curieux collectionneurs de Canadiana à qui pourtant bien peu de choses échappent. Je puis me tromper mais, après vingt-cinq ans d'une familiarité constante avec les catalogues des libraires spécialistes les mieux avertis en choses canadiennes, je ne me rappelle pas en avoir rencontré un seul où *l'Ami des hommes* fut signalé aux chercheurs comme intéressant particulièrement notre histoire.

Je ne m'attarderai pas à résumer longuement cette partie du livre de Mirabeau qui est intitulée: « Des Colonies ». Après avoir parlé des colonies des temps anciens, l'auteur étudie successivement les méthodes coloniales des diverses nations modernes. Ce qu'il dit de la manière française serait tout entier à citer, mais nous devons mal-

heureusement nous borner. Que l'on nous permette au moins la citation suivante qui, j'en suis persuadé, ne sera pas trouvée trop longue:

« Le Français est ainsi que les autres, dans ses colonies, marqué au coin de son gouvernement, et malheureusement aussi au coin de son génie. Un Gouverneur, un Intendant, se prétendant tous les deux maîtres, et jamais d'accord; un conseil pour la forme; gaîté, libertinage, légèreté, vanité, force fripons, très remuants, d'honnêtes gens souvent mécontents et presque toujours inutiles; au milieu de tout cela des héros nés pour faire honneur à l'humanité et d'assez mauvais sujets capables dans l'occasion de traits d'héroïsme; le vol des coeurs, pour ainsi dire, et le talent de se concilier l'amitié des naturels du pays; de belles entreprises et jamais de suite; le fisc qui serre l'arbre naissant et déjà s'attache aux branches; le monopole dans toute sa pompe, voilà nos colonies et nos colons.

« Tels que les voilà faits, ils se sont avisés aussi d'être intéressés, et terriblement. Cela leur a bien réussi, comme vous allez voir, mais ça été la faute de l'Europe, plutôt que celle de l'Amérique. Arrivés ou établis les premiers dans l'Amérique Septentrionale (car peu m'importe la chronologie des découvertes qui me fait rire toutes les fois que je la vois sérieusement discutée dans les traités) ils avaient à choisir de tous les dons de la nature, à la réserve du seul qu'on cherchait alors et dont ils se dégoûtèrent heureusement, je veux dire les mines. La terre était excellente dans ses productions, la mer la plus poissonneuse qui soit au monde, le commerce des pelleteries tout neuf, et si abondant qu'on n'en sçavoit que faire. Ils se déterminèrent en braves Français; ils prirent tout, et tout de suite furent plus loin pour voir s'il n'y auroit pas encore quelque chose de meilleur. Ils étaient sept; l'un demeura en Terre-Neuve et dit: « Malgré ces brouillards je tiens ici et toute la pêche est à nous »; deux en Acadie, qui bientôt se battirent entre eux à cause qu'ils étoient trop serrés. Les quatre autres se furent poser à Québec dont l'un fut à plein pied, par le plus beau chemin du monde, s'établir dans la Baye Hudson; deux autres, pour prendre l'air, remontèrent le fleuve pendant

quelque vingt-cinq, trente ou quarante jours, jargonnèrent avec les sauvages qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps et leur demandèrent des nouvelles, les filoutèrent de leur mieux, furent à la chasse aux hommes avec les premiers qui les en prièrent, sans leur demander pourquoi, et seulement pour se désennuyer; fichèrent quatre bâtons en terre, qu'ils appelèrent *Forts*, partout où il leur parut que s'assemblait la bonne compagnie, et sur tout plantèrent force poteaux, où ils eurent soin d'écrire avec du charbon: *De par le Roi.*

« Tels sont les titres incontestables que nous avons sur l'immense pays appelé la Nouvelle-France, et je demande, au fond, aux autres peuples, qui pourra en produire de meilleurs de ses possessions dans le Nouveau-Monde.

« Quoiqu'il en soit, nous y voilà et quoique nous ne pussions pas plus enlever toutes les fourrures, en l'état ou étoit notre commerce alors, que manger toutes les morues, ce n'est pas à dire, parce que le Grand Seigneur ne sçauroit user de toutes ses femmes, qu'il soit juste qu'un autre vienne les lui enlever, point du tout. Ces coquins de commerçants en titre[4], qui furètent partout, vinrent s'établir à ce qu'ils appellent aujourd'hui la Nouvelle-York, ils se trouvèrent arrivés par le plus court chemin chez les vendeurs de castors. Comme ces marchands sont des vilains qui lésinent sur tout, ils fournissoient les couteaux, ciseaux fins, les peignes, les sifflets, etc., à meilleur marché que nous, achetoient les peaux plus cher, et les Sauvages se mirent tous pour la plupart à faire la contrebande. Nous voulûmes empêcher cela, nous nous battîmes; et puis, on se battait en Europe, nous nous battîmes encore; et sans nos séminaires et nos couvents, personne ne seroit resté à la maison, tant nous aimons à nous battre.

« Tout cela cependant alloit assez bien et nous étions du moins bons chiens du jardinier dans ces contrées, quand les nécessités d'Europe firent recevoir la loi en Amérique et sans coup férir nous rendîmes l'Acadie, Terre-Neuve, et la Baye Hudson; c'est-à-dire le second

4. Les Anglais. (Note de l'auteur).

étage de la maison, à condition que désormais nous ne passerions plus par la porte. Bien contents de cette position, nous nous pratiquâmes une fenêtre au rez-de-chaussée, nommée Louisbourg, par laquelle nous pouvions en quelque sorte entrer et sortir. Pour la raison que de pauvres gens qui n'ont qu'une écuelle, la recurent du moins tous les jours, il étoit tout simple que nous eussions soin de cette porte bâtarde; gens bien entendus prétendirent même que ce Louisbourg, en bonnes mains, pourroit devenir une colonie considérable et une ville de commerce de premier ordre . . . mais ce n'est pas la peine; tout ce qui est, est bien, et en conséquence il n'y faut rien changer. Nous laissâmes donc Louisbourg comme il était, ne fut-ce que pour en donner moins d'envie à nos ennemis; ils en furent tentés cependant, et quand on sçut qu'ils l'avoient pris, nos politiques cherchèrent sur la carte, au long du Rhin, de la Mozelle ou de la Meuse, où était ce Louisbourg, très étonnés de n'y trouver que Strasbourg, Philisburg, Sarrebourg, etc . . . Les Anglais cependant nous le rendirent pour rien, ou presque rien. Aujourd'hui enfin c'est tout de bon, et sur les lieux contentieux que les Romains et les Carthaginois disputent de l'Empire. A Rome on dit que les Carthaginois sont des ambitieux sans principes et qui violent ouvertement le droit des gens; à Carthage, que les Romains sont des brigands cruels . . .

« La Providence a fait seule, pour ainsi dire, notre établissement en Canada. Quand les premiers dont j'ai parlé ci-dessus, s'y furent arrêtés, on en conta d'abord merveille en France; la plupart aimèrent mieux les croire que d'y aller voir; quelques-uns furent plus curieux et tous en partant eurent soin de se munir de bons privilèges exclusifs; il fut un temps où l'on en expédioit aussi aisément à la Cour de France, que des dispenses à la Daterie de Rome. Le dernier privilège absorboit toujours les précédents. Le devancier dépouillé revenoit en France parler le dernier, avoit raison, et retournoit ensuite combattre son rival avec des armes toutes semblables.

« A cette navette de Privilègiés succédèrent des Protecteurs, des Princes, qui n'en tinrent cure; des Dévots qui y envoyèrent de quoi

prier Dieu. Il faut avouer cependant que c'est au zèle de plusieurs de ces derniers qu'on doit les principales racines que nous jettâmes dans ce pays-là. Les missionnaires s'écartèrent chez les différentes nations des Sauvages, en connurent l'esprit et la langue; acquirent, au prix de beaucoup de sang et de travaux, bien du crédit chez plusieurs d'entre eux, et nos ennemis se plaignent encore chaque jour des effets de ce crédit, qui leur est souvent fatal . . .

« Après les Protecteurs ci-dessus cités, vient la Compagnie des Cent Associés, tous les plus puissants de l'Etat, et qui ne firent rien du tout; au contraire tout retomba dans une langueur absolue. Enfin parut la célèbre époque de la naissance des vues maritimes en France; mais M. Colbert, tout Colbert qu'il étoit, se trompa à un point qui a pendant longtemps encore arrêté le progrès de cette colonie. Au lieu de songer à peupler de colons transplantés et affectionnés un pays immense, excellent de sa nature et qui s'offroit de lui-même à la population, notre Conseil s'obstina à vouloir ramener les Sauvages dans le sein de la Colonie, les y établir en bourgades, et leur donner les moeurs françoises.

« Toutes les raisons qu'on opposoit dessus les lieux à ce projet passèrent longtemps pour de vaines excuses. Un mot seulement eut suffi pour montrer la vanité de cette idée, et puisque les Conseils des Rois n'ont pas le temps d'étudier la nature de l'esprit humain, ils doivent du moins ne jamais perdre de vue l'histoire et les registres de l'expérience, qui doivent composer leur métaphysique. L'on ne trouvera pas un seul exemple d'un peuple brave et indépendant qui, volontairement, ait échangé sa liberté contre des commodités dont l'habitude ne lui a pas fait des besoins; d'un loup qui, de son plein gré, soit venu prendre le collier du chien. Ce fut pourtant à ce plan là que l'on sacrifia longtemps les secours réels que doit attendre d'un ministère éclairé une colonie aussi essentielle, ainsi que plusieurs nations voisines et amies, qui, assez faciles pour se laisser en partie détourner vers cet objet par les missionnaires, ont assez perdu de leurs moeurs pour succomber sous l'effort de leurs ennemis et n'ont pas

assez pris des nôtres pour faire de véritables colons. Bien peu d'entre ces nations nous sont utiles, le reste a fondu comme la neige au soleil, et cependant au lieu de franciser les Sauvages, ceux-ci ont sauvagisé les Français, et accoutumé notre jeunesse au métier de coureurs de bois, épidémie fatale qui la détruit et la rend incapable de cette subordination qui est l'âme des colonies. Nous nous sommes enfin ravisés, mais comme on se ravise en France, c'est-à-dire à demain les affaires, et *demain*, l'idée de la veille a fait place à une autre; d'ailleurs la racine principale, je veux dire l'Acadie, était alors perdue. O nation frivole! à la fin les chenilles deviennent papillons, mais le papillon ne sçauroit passer l'hiver sans miracle.

« Cette envie de courir cependant, cette folie d'entreprendre au-delà de ses forces, nous a fait faire le pas le plus important et le plus recommandable vers la découverte du Nouveau-Monde. Je doute que l'Histoire ancienne ni moderne fasse mention d'aucun exemple d'opiniâtreté, d'audace et de confiance qu'on puisse mettre à côté de la découverte et traversée de cet univers du nord au sud, de l'embouchure du fleuve Saint Laurent à celle du Mississipi par l'intérieur des terres. On dirait que quand la fortune sembloit s'apprêter à nous fermer d'un côté les avenues d'un continent, notre courage cherchoit à s'en ouvrir d'autres. Si l'engourdissement des beaux arts va chez nous au point que la patrie refuse un *Camoens* au célèbre Cavelier Sr de la Salle, du moins l'Histoire doit-elle transmettre son nom à la postérité, comme celui d'un des plus renommés bienfaiteurs de l'humanité. Ce héros qui, comme Moyse, périt à l'entrée de la Terre promise et si longtemps cherchée, faillit emporter avec lui tous les fruits de son travail. C'est de nos jours qu'on a rassemblé les matériaux épars du projet de ce grand homme. O siècle éclairé! vous avez bien fait la leçon aux siècles précédents par la justesse de vos connaissances et de vos mesures pour cet établissement. D'abord pour vous y inviter, il fallut vous montrer des mines; la poudre d'or y voltigeoit par tourbillons si épais qu'ils offusquèrent la vue perçante de cette nation philosophe jusque dans la rue Quincampoix. Ensuite on voulut peu-

pler et pour cela l'on vuida les hôpitaux, les maisons de force et toutes les sentines du genre humain . . . Tels furent les fondements de la colonie de la Louisiane. La Providence a voulu qu'elle tint malgré tout cela, et l'on en sent aujourd'hui l'importance, mais qu'on se souvienne qu'elle ne tient qu'au Canada. Le Midi est pour le Nord l'antre du lion, tout y vient, rien ne s'en retourne. Appuyez les racines du Canada, établissez et renforcez les communications si heureusement découvertes, c'est la véritable barrière à l'ambition des Anglais, et non vos Apalaches.

« Tel est le précis de l'état actuel des colonies de l'Europe dans le Nouveau-Monde. »[5]

Dans ce pittoresque et vivant résumé de l'histoire des colonies françaises en Amérique que l'on sent avoir été écrit à bride abattue, il y a sans doute plusieurs points de détail à propos desquels l'on pourrait aisément chicaner, mais il est difficile de ne pas admettre la vérité de l'ensemble. Montcalm, après avoir recommandé à sa femme de lire dans *l'Ami des hommes* le morceau des Colonies, avait raison d'ajouter: « l'auteur les connaît ». A la vérité le marquis de Mirabeau ne visita jamais lui-même le Canada ni aucune autre colonie, mais il s'est évidemment renseigné à bonne source. Son principal informateur a été sans aucun doute son propre frère, le chevalier, plus tard bailli, de Mirabeau, celui-là même que Montcalm a cru tout d'abord être l'auteur de *l'Ami des hommes*. Tout ce que nous savons des relations du chevalier de Mirabeau avec le Canada, c'est qu'il fit partie en 1746 de la malheureuse expédition du duc d'Anville mais, au cours de sa carrière de capitaine de vaisseau, il a dû aussi aborder à Québec et y faire quelque séjour. Au reste, en qualité de gouverneur de la Guadeloupe pendant deux ans, de 1753 à 1755, il avait fait l'expérience personnelle d'une administration qui ressemblait assez à celle de la Nouvelle-France, et dans la volumineuse correspondance qu'il a échangée pendant tout ce temps avec son aîné, on rencontre débattus la plupart des problèmes coloniaux de l'époque.

5. *L'Ami des hommes*, Avignon, 1756, in-4to., pp. 126-132.

Mais le marquis de Mirabeau n'a pas voulu se contenter, dans son traité, de décrire les maux dont souffraient les colonies, il a naturellement prétendu leur apporter un remède et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son travail.

Voici ce que suggère le marquis économiste en feignant de s'adresser au ministre lui-même:

« Il s'agit de peupler et de renforcer vos colonies. Oh! Je ne vous demande pas si une dépendance absolue et momentanée dans le Gouvernement, qui n'ose rien entreprendre sans une permission d'Europe, rien décider sans une consultation et des ordres précis demandés à des ministres déjà trop chargés et obligés d'abandonner comme détails à des sourds-ordres ces objets éloignés, tout importants qu'ils soient; je ne vous demande pas, dis-je, si vous croyez cette méthode bien propre à remplir l'objet ci-dessus. Vous faites de cette subordination le principal rempart de votre domination contre le penchant naturel qu'ont des sujets si éloignés à secouer le joug. Je crois cependant qu'il y auroit un moyen plus sûr; ce seroit de rendre ce joug si doux, qu'il fut recherché comme protection, et non redouté comme oppression . . . Vous convenez qu'il faut peupler et fortifier vos colonies; je crois qu'il en est, à leur égard, comme d'un champ qu'il faut défricher, labourer, fumer et semer avant que de rien recueillir. Si donc, vous envoyez sans cesse à vos colonies sans songer à en rien retirer; si vous leur donnez des chefs d'une probité reconnue, d'une autorité naturelle et prise dans la gravité des moeurs, patients, généreux, sçachant estimer les hommes, découvrir et cultiver leurs talents; si vous payez bien ces chefs et les mettez à même de tenir un grand état sans percevoir aucuns droits onéreux sur le commerce, et moins encore sur la débauche et la folie des colons; si vous les y laissez longtemps avec une autorité entière; si, fermant l'oreille aux plaintes et cabales des vauriens toujours soutenus dans les cours, quand ces chefs reviendront, vous déshonorez ceux qui se seront enrichis dans leurs places, et récompensez ceux qui reparaîtront avec le panetière et la houlette, dormez alors sur les détails, et ne veillez

qu'aux secours principaux et au choix des dépositaires de votre autorité; vos colonies se peupleront et se renforceront d'elles-mêmes avec une rapidité dont les progrès vous étonneront vous-même. »[6]

Il est incontestable que Montcalm a été fortement impressionné par la lecture du chapitre de Mirabeau sur les colonies. Littéralement transporté par ce tableau qui traduisait d'une façon saisissante ce qu'il avait lui-même vu, il voulut obliger à l'admirer tous ceux qu'il rencontrait ou à qui il écrivait, semblable au bon Lafontaine qui s'en allait par les rues de la ville en disant à tout venant: « Avez-vous lu Baruch »? Mais le dernier passage que nous venons de citer est peut-être celui dans lequel il se complait davantage. Il en emprunte les termes mêmes dans sa lettre du 12 avril 1759 au maréchal de Belle-Isle où il préconise avec tant de vigueur un changement radical de gouvernement. C'est que rien ne l'indignait autant que la corruption éhontée qui s'étalait alors dans l'administration et dont il était tous les jours le témoin. Combien de fois ne voyons-nous pas sa conscience d'honnête homme se révolter dans ses lettres et dans son journal contre les vols perpétrés sans vergogne aux dépens du Roi dans les postes avec la connivence coupable des autorités, contre la cupidité grandissante d'un intendant concussionnaire qui n'hésitait pas à spéculer avec ses complices jusque sur la misère du peuple. Sur les lieux mêmes, il ne pouvait la plupart du temps que déplorer avec ses intimes une situation si pitoyable mais cela n'empêchait pas ses sentiments en la matière d'être connus des coupables. Dans sa lettre du 17 janvier 1759, après avoir dit au chevalier de Lévis avec quel passionnant intérêt il dévore le livre du marquis de Mirabeau, cette satire si cruelle contre le Canada, il ajoute: « L'intendant à qui M. . . . a donné à lire la page qui le peint et le Canada, en a été touché; il s'est reconnu et l'a dénoté. » Bigot, qui était fort intelligent tout en étant un coquin, a dû alors deviner qu'il devait cette attention au général français qui l'avait lui aussi reconnu.

---

6. *L'Ami des hommes*, p. 137.

Montcalm n'a pas voulu voir ce qu'il y avait d'un peu chimérique par ailleurs dans le plan du marquis de Mirabeau qui obligeait la France à tout donner au Canada sans en rien retirer. Peu financier et point du tout économiste, cet aspect de la question ne le frappait guère. Tout entier à la nécessité de purger tout d'abord la colonie des prévaricateurs qui la grugeaient, il ne cherchait pas autre chose. L'on sait comment le jour de la rétribution arriva enfin pour Bigot et consorts. Malheureusement l'honnête général, qui devait périr si prochainement sur le champ de bataille des plaines d'Abraham, n'eut pas la satisfaction d'en être témoin.

Aegidius Fauteux